



HAL
open science

Musiques au Saint Sépulcre de Jérusalem : entre louange communautaire et polymusiques contraintes

Olivier Tourny

► To cite this version:

Olivier Tourny. Musiques au Saint Sépulcre de Jérusalem : entre louange communautaire et polymusiques contraintes. Les voix de Jérusalem. Représentation et construction musicales d'une ville-mémoire, A paraître. hal-03505702

HAL Id: hal-03505702

<https://hal.science/hal-03505702>

Submitted on 31 Dec 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Musiques au Saint Sépulcre de Jérusalem : entre louange communautaire et polymusiques contraintes

Olivier Tourny, CNRS
IDEMEC, MMSH, Aix-Marseille Université

Nota : ce chapitre est une version pré-print de l'ouvrage à paraître *Les voix de Jérusalem. Représentation et construction musicales d'une ville-mémoire*, sous la direction de Nicolas Dufetel, Van Dieren Éditeur

Propos

L'Église du Saint-Sépulcre de Jérusalem est un lieu unique dans l'histoire du Christianisme. Il en est le Saint des Saints, lieu supposé de la Passion, de la Mort et de la mise au Tombeau du Christ son messie, lieu voué depuis lors à toutes les attentions et à toutes les dévotions.

L'un des paradoxes du Saint-Sépulcre, et non des moindres, s'incarne dans le fait qu'un grand nombre d'Églises chrétiennes n'y sont pas présentes. Celles-ci doivent en effet se limiter à leurs propres églises et couvents disséminés dans la ville sanctifiée, ou encore, comme dans le cas de nombre d'Églises protestantes, soulever des doutes quant à la légitimité du lieu et proposer leur propre Sépulcre, hors des remparts de la vieille ville, celui du Jardin de la Tombe¹. Cette situation est le fruit de combinatoires historiques complexes, financières notamment – les petites communautés durent abandonner au fil du temps leurs prérogatives, ne pouvant plus payer les taxes exigées par les différents pouvoirs pour prétendre y être encore admises². C'est ainsi que seules cinq Églises ont droit de cité au Saint-Sépulcre : l'Orthodoxe grecque, les Monophysites arméniennes, coptes et syriaques, et la Latine catholique³. Dans ce contexte pour le moins inédit, ces cinq communautés partagent un certain nombre d'espaces communs, tout en jouissant chacune d'un ou de plusieurs espaces exclusifs. Passé ce constat, reste un défi majeur à relever : celui de leur cohabitation. Et c'est à sa façon et avec ses propres objets que l'analyse ethnomusicologique vient contribuer à la compréhension des forces et des enjeux en présence dans un espace voué à la promiscuité des âmes.

Contexte

Une lecture comparée des Évangiles sur la Passion du Christ désigne le lieu-dit du Crâne (de l'Araméen, *gulgulta*) comme celui de sa crucifixion et de sa mort. À l'issue de la descente de

¹ Cf. KOCHAV, 1995, p. 278-301

² Cf. GALOR, 2017, p. 132-145

³ L'Église orthodoxe tewahedo éthiopienne dispose d'un couvent sur le toit, au-dessus de la chapelle Saint Hélène, ainsi que de deux chapelles superposées conduisant au parvis du Saint-Sépulcre. Elle n'a toutefois aucune possession à l'intérieur.

la croix, c'est à l'évangéliste Jean (19. 39-42) à qui l'on doit quelques indications quant à l'emplacement possible de la croix et du tombeau, ainsi que du rituel de l'Onction⁴. La tradition chrétienne aime à évoquer l'inspiration divine ayant permis à Augusta Helena (Sainte Hélène) d'identifier les lieux à son arrivée à Jérusalem en 327. Du point de vue de l'histoire, alors que les Romains dominant la région, les arguments pesant en faveur de l'authenticité du lieu s'appuient notamment sur la persistance d'une tradition orale transmise dès les premiers temps du christianisme, confirmée par les écrits et témoignages de personnalités locales et étrangères (Méliton de Sardes au 2^e s., Origène et Alexandre de Cappadoce au 3^e s., l'Anonyme de Bordeaux et Eusèbe au 4^e s.)⁵. Presque ironiquement, la décision de l'Empereur Hadrien d'y construire un Temple païen en 135, participe à renforcer la pertinence du site aux yeux des Chrétiens. En 313 par l'Édit de Milan, l'Empereur Constantin fils d'Hélène, marquait la fin des persécutions chrétiennes, donnant instruction à Macaire, Évêque de Jérusalem, de retrouver le tombeau du Christ sous les ruines du Capitole d'Hadrien et d'y bâtir une église. La dédicace de cette Église en 335 faisait entrer le Saint-Sépulcre dans l'histoire⁶.

Bien que partageant une part des aléas de l'histoire que connut Jérusalem, l'histoire du Saint-Sépulcre lui est propre. Certes, l'édifice a connu les mêmes envahisseurs et vécu les mêmes tremblements de terre que la cité, mais son statut lui valut des vicissitudes ainsi que des attentions toutes singulières. Plusieurs fois dévasté, incendié, parfois presque détruit lors des invasions perses, abbassides, fatimides, turques, ayyoubides et ottomanes, les Chrétiens d'Orient et/ou d'Occident trouvèrent à chaque fois les moyens militaires, économiques et diplomatiques de le reconstruire.

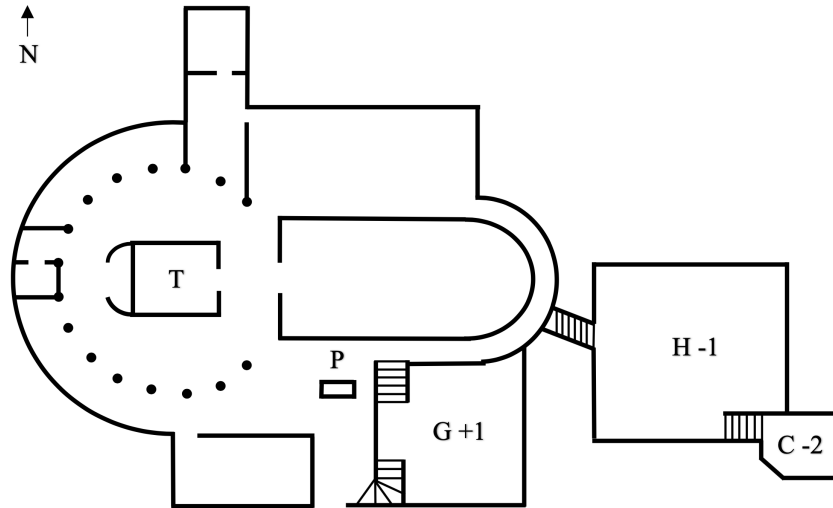
S'il convient de noter les restaurations opérées épisodiquement sur le site – rappelons ici les derniers travaux réalisés sur l'Édicule et la Tombe même, en 2016 – le bâti général du Saint-Sépulcre à présent correspond à la dernière intervention structurelle opérée après l'incendie ayant frappé l'ouvrage en 1808. Reprenant l'orientation Est-Ouest du bâtiment de Constantin, lui-même édifié sur le Capitole d'Hadrien, l'édifice actuel surprend par le fait que son entrée ne s'opère plus depuis le Levant (en direction du Mont des Oliviers) et que la seule ouverture du dôme principal se trouve être, très symboliquement, l'oculus (à présent vitré), percé dans le dôme en surplomb du tombeau. Depuis le Moyen-Âge, l'entrée se trouve dorénavant au Sud, donnant lieu à une appréhension spatiale finalement plus chronologique des lieux saints pour le visiteur: l'accès au Calvaire, puis à la Pierre de l'Onction, puis à l'Édicule abritant le Tombeau.

⁴ « 39 – Nicodème – celui qui, au début, était venu trouver Jésus pendant la nuit – vint lui aussi ; il apportait un mélange de myrrhe et d'aloès pesant environ cent livres. 40 – Ils prirent donc le corps de Jésus, qu'ils lièrent de linges, en employant les aromates selon la coutume juive d'ensevelir les morts. 41 – À l'endroit où Jésus avait été crucifié, il y avait un jardin et, dans ce jardin, un tombeau neuf dans lequel on n'avait encore déposé personne. 42 À cause de la Préparation de la Pâque juive, et comme ce tombeau était proche, c'est là qu'ils déposèrent Jésus ». (<https://www.aelf.org/bible/Jn/19>)

⁵ Sur ce sujet, cf. l'article très documenté de MURPHY-O'CONNOR, Janvier 2010, p. 55-91

⁶ Cf. HUNT, 1997, p. 405-424

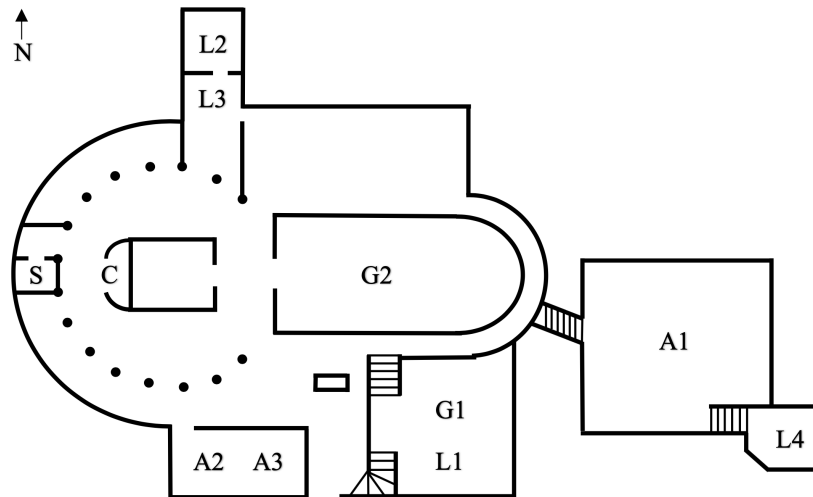
La topographie du lieu se présente en quatre niveaux principaux⁷ : N+1, le Golgotha (G), dit encore Calvaire, ou encore, lieu de la Crucifixion ; la Pierre de l'Onction (P), l'Édicule refermant le Tombeau (T), au niveau de l'entrée ; N-1, en contrebas, la Chapelle Sainte Hélène (H) ; N-2, plus bas encore, la Crypte (C), ou chapelle du Recouvrement de la Croix :



1 - Les quatre niveaux du Saint-Sépulcre – Croquis de l'auteur (d'après Pierotti)

Fruit du *Statu Quo* de 1852 élaboré par le pouvoir dominant de l'époque – l'Empire Ottoman – désireux d'établir des règles de bon voisinage au sein de l'édifice entre communautés, et notamment, de valider une division territoriale des lieux entre espaces propres et espaces partagés, cette répartition des possessions est fort inégale. Pour nous en tenir aux principales, par sa primauté historique sur les lieux, l'Église Grecque occupe une partie à la fois centrale et imposante au sein du bâtiment principal. Disposant de sa propre église (G2) – *catholicon* – face au Tombeau, elle jouit d'un espace sur le Calvaire (G1), ainsi que les Latins (L1). Ces derniers, représentés par les Franciscains de la Custodie, gardiens des lieux saints catholiques depuis le 13^e siècle, jouissent de leur chapelle dite de l'Apparition (L2) et de son parvis qui fait aussi office de chapelle ouverte (L3), ainsi que de la Crypte (L4). La chapelle Sainte Hélène (A1), ainsi qu'une boutique (A2) et une sacristie (A3) appartiennent aux Arméniens. Quant aux Coptes et aux Syriaques, les premiers bénéficient d'une chapelle-oratoire accolée à l'arrière du Tombeau (C), les seconds, d'une petite chapelle en retrait (S) :

⁷ À ceux-ci s'ajoutent les deux galeries supérieures, privées, de la coupole - la première appartenant aux Latins et aux Arméniens, la seconde, aux Grecs.



2 – Possessions au Saint-Sépulcre – Croquis de l’auteur (d’après Pierotti)

Outre ces possessions communautaires aisément repérables, l’Église est quadrillée d’espaces clos et ouverts, de recoins et de rebords, tous identifiés, pour lesquels une répartition a été (plus ou moins clairement) établie entre Églises. Il en est de même quant aux objets mêmes du décorum rituel. La répartition de la propriété des lampes se trouvant à l’intérieur de l’édicule en est une illustration frappante : treize lampes chacune pour les Grecs, les Latins et les Arméniens, seules quatre pour les Coptes (Bowman, 2011 : 372). Dans ce contexte, si l’on y ajoute les espaces partagés que sont le Tombeau, son pourtour et le déambulatoire entourant le *catholicon*, de même que la répartition des tâches pour les entretenir, l’on comprend que le moindre oubli ou écart des règles en usage sont sources potentielles de conflits entre communautés. Pour être un lieu voué à toutes les attentions et à toutes les dévotions, le Saint-Sépulcre est aussi, au sens propre, un lieu de toutes les passions.

En témoigne le récit suivant de 1698, d’origine grecque, publié et traduit par le L. Petit dans le numéro de la Revue de l’Orient Chrétien en 1903. Ce récit, contemporain des travaux de consolidation du dôme effectué à la fin du 17^e s. par les Latins, débute ainsi (p. 471) :

« Contre Raphaël et les autres Francs de Jérusalem qui s’étant mis en tête de restaurer la coupole de l’église de la Sainte-Résurrection du Christ, en furent empêchés par les Arabes ».

« Écoutez, terre et ciel, montagnes et plaines, création toute entière, et pleurez ensemble le projet et l’entreprise scélérate du latin Raphaël : c’est la destruction et la ruine de l’église toute sainte. Les papistes Latins veulent renverser entièrement la grande coupole pour la rebâtir ensuite, afin d’y étaler leur nom, en tirer profit, passer pour fondateurs, tout régler à leur guise. Les misérables ! ils s’imaginaient que Dieu, dans son sommeil, n’avait aucun souci de ses saints lieux ».

[...]

Dans ses propos liminaires du texte, le Révérend Père Petit se plaît d’ajouter une petite touche personnelle : « On y verra aussi un remarquable spécimen de la littérature historique, telle

qu'elle est comprise par les moines orthodoxes, lorsque, entre deux siestes, ils entreprennent de faire passer à la postérité quelques-uns de leurs exploits ». Et de conclure plus loin (p.473) : « Les pièces de ce genre sont tellement inoffensives que l'on sera moins surpris que charmé de voir une revue catholique leur ouvrir libéralement ses colonnes ». Si la publication de ce texte grec n'est pas anodine – il paraît après les affrontements sanglants survenus au Saint Sépulcre entre Grecs et Franciscains en 1901, en raison d'un différend autour d'un espace de balayage⁸ – et si ces deux communautés n'ont pas le monopole de la querelle, l'équation que pose la complexité du lieu est de réussir à faire cohabiter, au quotidien, cinq communautés chrétiennes si proches et si différentes.

Pour qui fréquente régulièrement ce lieu, peut y vivre une expérience rare : celle du silence. Un faisceau de conséquences inattendues fera, qu'en cet instant-là, il n'y a point d'offices ni de processions, que les visiteurs, pèlerins, touristes ne sont pas encore arrivés ou déjà partis, que les moines, prêtres, sacristains et autres personnels de sécurité sont sortis en collation, pour une sieste, une urgence ou pour toute autre raison. Ce moment est d'autant plus précieux qu'il ne durera pas. Le Saint Sépulcre est assurément porteur d'émotions de toute nature, il n'en est pas pour autant le lieu idéal de recueillement ; loin s'en faut. Car, à l'opposé des rares plages de silence que l'on y peut rencontrer, c'est bien l'agitation collective qui est le produit sonore le plus caractéristique du lieu, principalement au niveau de l'entrée devant la Pierre de l'Onction et, assurément, au sein de la rotonde entourant l'Édicule. Entre les dévotions des pèlerins, les commentaires des guides touristiques, les discussions privées, le travail des ouvriers d'entretien et toutes les vibrations sonores produites par le brassage de milliers de visiteurs quotidiens, l'édifice en est une formidable caisse de résonance. D'autant plus qu'il n'existe aucun service d'ordre spécifiquement dévolu à en réduire le volume en-dehors du temps des offices religieux.

Empreinte sonore n° 1⁹ :

Sans surprise, une promenade nous conduisant depuis la crypte en contrebas jusqu'à la rotonde accueillant le tombeau du Christ, la Pierre de l'Onction et le Golgotha nous entraîne dans un parcours de plus en plus vrombissant. Cet essaim sonore poursuivra le visiteur jusqu'à sa sortie sur le parvis, l'effet de sur-résonance en moins, pour soudain, déboucher quelques mètres plus loin dans l'atmosphère tranquille du marché du Muristan.

Au quotidien, l'une des questions que pose la présence des cinq communautés est celle de leur contiguïté, produisant des situations de contact entre espaces propres et lieux partagés. L'entrecroisement des encensoirs, des ostensoirs, des croix et des chasubles colorées vient visuellement témoigner de ces ballets réguliers et ponctuels. Mais, à notre sens, c'est au travers du musical que le communautarisme et le multi-communautarisme s'expriment de toutes leurs forces et de toutes leurs (im)puissances. Nous prendrons ici deux cas de figures extrêmement

⁸ Cf. FABREGUES, 1902, p. 244-246

⁹ Lien de l'écoute : www.xxxx [en attente de validation par l'éditeur]

paradigmatiques du lieu, l'un pour lequel une communauté en prend possession le temps d'une festivité qui lui est propre, le second, où les communautés en question le partagent.

Seuls au monde

En ce jour de juin 2019, les frères Franciscains de Jérusalem célèbrent la Fête Dieu. Comme le veut la tradition latine, l'on part en procession dans les rues pour se rendre à l'église et participer aux cérémonies. Sauf qu'ici, le point de départ est la Custodie¹⁰, les rues et ruelles sont de la vieille ville de Jérusalem et que l'église en question est celle du Saint-Sépulcre.

Empreinte sonore N° 2¹¹ :

La communauté franciscaine – aussi, dénommée celle des frères mineurs – quitte Saint-Sauveur son couvent et prend la direction du Patriarcat Latin. La première mission est d'aller chercher le Patriarche avant d'aller se rendre au Saint Sépulcre. À la différence des Franciscains gardiens des lieux saints catholiques en Terre Sainte depuis le Moyen Âge, le Patriarche latin n'a aucune autorité sur le Saint-Sépulcre. S'il peut y célébrer, c'est en qualité d'hôte des Frères qu'il peut s'y rendre. En tête du cortège, les kawas en tenues de parade, vestiges de la tradition ottomane des gardes officiels, ouvrent la voie en martelant le sol de leurs gourdins ferrés. Pierbattista Pizzaballa, alors administrateur apostolique, à présent Patriarche Latin de Jérusalem, les attend. Les cloches du Patriarcat sonnent à la volée. Il est temps de reprendre la route, deux par deux, le Frère Stéphane Milovitch, gardien du couvent Saint Sauveur clôt la marche en compagnie du (futur) Patriarche. Curieusement, l'on ne prie pas, ni ne chante. L'on devise même en chemin. L'on descend la rue du Patriarcat Latin, le son de ses cloches s'éloigne, et l'on débouche sur l'esplanade de la Porte de Jaffa. La circulation des véhicules cesse aussitôt, les passants s'arrêtent, le temps de laisser passer la procession. Les résidents locaux, les commerçants en ont l'habitude, contrairement aux touristes quelques peu interloqués par l'irruption de cette procession. Celle-ci se fraie alors un passage par les ruelles piétonnes du souk, via la rue David, la rue du Quartier Chrétien, la rue Saint Hélène pour arriver en contrebas sur le parvis du Saint Sépulcre. En signe d'accueil, le gardien ouvre grand les portes de l'édifice, tandis que les tuyaux de l'orgue latin vrombissent déjà. Le Patriarche se rend aussitôt devant la Pierre de l'Onction, s'y incline, encense le lieu, puis revêt sa coiffe. Une clochette vibre, la communauté franciscaine entonne un premier chant : la cérémonie peut commencer.

L'orgue. Comme le rappelle le texte *Musicam Sacram, Instruction sur la musique liturgique* produit à l'issue du Concile Vatican 2¹², l'orgue est et demeure l'instrument traditionnel de l'Église, « dont le son peut ajouter un éclat admirable aux cérémonies de l'Église et élever

¹⁰ Pour un aperçu de l'histoire et des missions de la custodie, l'on consultera son site internet : <https://www.terresainte.net/la-custodie/> (dernière consultation, mars 2021)

¹¹ Lien de l'écoute : www.xxxx [en attente de validation par l'éditeur]

¹² https://www.ceremoniaire.net/pastorale1950/docs/musicam_sacram_1967.html

puissamment les âmes vers Dieu et le ciel ». Au Saint-Sépulcre, il apparaîtrait que ce soit au 17^e siècle que le premier orgue ait été introduit par les Latins, au grand dam des autres communautés¹³. L'orgue actuel, accolé au mur de la chapelle latine, a été construit et installé par la société autrichienne Rieger en 2014. Même si la puissance sonore du nouvel instrument est quelque peu réduite par rapport au précédent, elle suffit amplement à remplir l'espace de la rotonde de toute sa force. Outre cet orgue principal, un second de taille plus modeste a été construit sur mesure par le même facteur et installé plus récemment encore dans la chapelle Latine du Golgotha, en octobre 2019 ; une première pour le lieu. Comme le présente le P. Francesco Patton, nouveau Custode de Terre Sainte, la présence de cet instrument « contribue à rendre plus harmonieuse notre liturgie solennelle mais aussi notre installation sur le mont Calvaire »¹⁴. Certes, même si les textes du *Statu Quo* en autorisait la venue, il n'est pas avéré que celle-ci vienne renforcer « l'harmonie » entre les communautés...

En ce jour de Fête Dieu, les Latins vont pouvoir jouir pleinement des lieux. Au gré des heures consacrées, une partie des espaces leur seront en quelque sorte privatisés, à charge aux services logistiques latins de policer le flux des visiteurs en fonction des lieux investis puis libérés par les officiants. Nous avons quitté la procession latine à son arrivée à la Pierre de l'Onction. L'orgue lançait le départ de la première hymne. Cet orgue portera le chant de rite latin du mieux qu'il le pourra, c'est-à-dire jusqu'aux limites perceptives de l'organiste du chant de l'assemblée lorsque cette dernière se trouvera en mouvement ; grosso-modo, depuis la Pierre de l'Onction au sud, jusqu'à la moitié du déambulatoire nord. Passée ces limites, la louange communautaire s'opèrera *a capella*. Mais à l'intérieur du cercle composé principalement de la Rotonde, l'orgue règnera en maître. Le frère franciscain Armando Pierucci, en est le titulaire, mais ce jour-là, c'est son adjointe, Sœur Anne-Laurent de la communauté des Béatitudes de Latroun qui se tient aux pupitres¹⁵. L'orgue, c'est son rôle, est de participer à la structuration des offices : les pièces instrumentales dévolues à leurs entrées et à leurs sorties, aux temps intermédiaires rythmant la temporalité des rites, à l'accompagnement et au soutien du chant communautaire. L'instrument donne le ton, au sens propre comme au sens figuré. Les premières notes égrenées indiquent la bonne intonation, comme elles ravivent à la mémoire des fidèles les mélodies qui s'enchainent.

Empreinte sonore N° 3¹⁶ :

C'est depuis la chapelle latine de l'Apparition que s'élanche la procession. L'orgue a initié le chant, mais son accompagnement s'estompe au fur et à mesure que la procession progresse dans le déambulatoire nord, pour cesser brutalement, le contact visuel et sonore entre la console de l'orgue et la procession ayant été rompu. Le chant

¹³ <https://organ.org.il/pws/page!5396>

¹⁴ Sur le sujet, cf. le reportage réalisé par le média de la Custodie : <https://www.youtube.com/watch?v=kzaPnKS7j6c>

¹⁵ Voir son interview réalisé par une radio catholique française : <https://www.youtube.com/watch?v=nfZtVDjLcZ8>

¹⁶ Lien de l'écoute : www.xxxx [en attente de validation par l'éditeur]

collectif poursuivra sans lui tout au long des escaliers qui conduisent en contrebas à la chapelle Sainte-Hélène. La louange, cette fois polyphonique mais toujours a cappella se poursuivra en montant au Calvaire. Là et jusqu'à la Pierre de l'Onction, la communauté devra un instant composer avec le mouvement et le bruit des visiteurs, particulièrement prégnant lorsque sa prière est récitée et non plus chantée. C'est à l'orée de la Rotonde que l'orgue rugira de tous ses tuyaux, accompagné du martèlement asynchrone des gourdins kawas sur le sol. Le lieu est alors ceint de barrières. La procession fera trois fois le tour de l'Édicule, alternant les virtuosités organistiques et le refrain des fidèles. En cet instant, le Saint des Saints de la Chrétienté retentit d'une clameur toute – et exclusivement – catholique.

Vivre ensemble sa différence

Par contraste avec le contexte précédent, les situations de contact entre communautés sont assurément plus nombreuses. L'examen de l'agenda d'un dimanche matin ordinaire vient en fournir un exemple éloquent. Aussitôt que les Latins ont achevé leur Grand-Messe devant l'Édicule, c'est au tour des Grecs d'initier leur office, d'abord au sein de leur *catholicon*, puis devant l'Édicule. À la même heure, les Coptes ont eux aussi commencé leur office, restant devant leur chapelle accolée au dos du Tombeau. Un peu plus tard, les chants syriaques résonneront à leur tour dans leur chapelle située en retrait des Coptes. Dans ces conditions, une description des phénomènes sonores ainsi produits vaut mieux qu'un long discours¹⁷.

Empreinte sonore N° 4¹⁸ :

L'office grec va commencer. Dans l'esprit de la règle monastique grecque orthodoxe, deux jeunes officiants en font l'annonce en frappant chacun avec deux baguettes sur deux simandres (idiophones suspendus), installées sur la passerelle connectant la partie grecque du Calvaire et le Catholicon. L'un frappe ses coups sur une longue planche en bois, tandis que le second assène les siens sur une longue plaque de métal. Leur jeu est simultané, l'ostinato syncopé. Pendant plus de dix minutes, tout l'édifice est empli de ces vibrations, mais c'est dans le couloir nord que l'intensité est la plus forte, renforcée plus encore par des volées de cloche venues de l'extérieur. En arrivant à la Rotonde, les Coptes chantent pourtant déjà leur office, alternant la voix de l'officiant et celle du chœur composé d'une douzaine de personnes. Les fidèles quant à eux sont une poignée. Les laissant quelques instants, l'on perçoit de l'autre côté de l'édicule que le chœur grec a initié à son tour son office au sein du catholicon. Les hymnes grecques en dominant l'espace. Mais dès que l'office grec se déplace hors du catholicon pour se poursuivre devant l'édicule, la clameur du chœur copte vient rivaliser avec celle du chœur grec, parfois simultanément, parfois comme des répons à celui-ci, autant étrangers qu'aléatoires.

¹⁷ À noter l'absence, ce dimanche là, de l'office arménien qui succède à celui des Grecs une semaine sur deux.

¹⁸ Lien de l'écoute : www.xxxx [en attente de validation par l'éditeur]

Survient plus tard un évènement qui pourrait paraître inouï : les officiants grecs s'ébranlent dans une procession destinée à faire le tour de l'Édicule, soit, à passer nécessairement devant la chapelle copte. Ce qu'ils font, tandis que les Coptes leur laisse le passage. L'on pourrait croire que leur office est interrompu un instant. Il n'en est rien puisque l'on distingue la voix de l'officiant depuis son oratoire qui poursuit ses oraisons ; comme si de rien n'était. Un peu plus tard, ce sera au tour d'un sacristain copte d'imposer bruyamment à l'office grec les cliquetis de son encensoir le long des murs nord et sud de l'Édicule. Mais il n'en fera pas le tour, faute de droit de passage.

L'office copte vient de finir. Il est temps cette fois-ci pour le sacristain syriaque d'agiter son lourd encensoir sur le pas de porte marquant la séparation entre la Rotonde et sa chapelle. Le bâti de celle-ci est des plus épais, ses dimensions plutôt réduites, mais il n'y a pas de porte. Ce qui fait que se placer au seuil permet à la fois d'entendre l'office qui commence, tout en maintenant contact d'avec la Rotonde. Car l'office grec se poursuit, toujours devant l'Édicule. Et là, encore, la procession grecque s'élançe à nouveau un peu plus tard pour en faire le tour. Dans leurs murs, nul besoin pour les Syriques de devoir se mouvoir pour la laisser passer. Mais il faudra que l'orage sonore grec passé devant le seuil s'estompe pour que l'officiant puisse poursuivre plus sereinement son office dans le cocon, somme toute relatif, de sa chapelle.

Pour prendre un autre cas de figure de situations de contacts, celui d'une succession de processions en est un particulièrement illustratif. Nous avons vu précédemment le parcours traditionnel de la procession latine : départ depuis la chapelle de l'Apparition jusqu'à la Crypte, retour par le Calvaire, la Pierre de l'Onction, l'Édicule, puis retour à la même chapelle. L'itinéraire de la procession arménienne est identique, sauf que son point de départ et d'arrivée sont la sacristie de cette communauté. Ainsi, les vendredi, samedi et dimanche, la procession arménienne emboîte le pas à la latine. Même si l'espace horaire est relativement confortable entre les deux circulations communautaires, il revient aux personnes en charge de la logistique pour chaque communauté de veiller à ce que la procession latine ne retarde pas l'arménienne – ou que cette dernière ne presse pas la première – et, dans tous les cas, que les deux processions ne se rencontrent pas dans les couloirs et les escaliers. Ce qu'elles assurent avec tact et professionnalisme. Il n'en demeure pas moins, qu'en certains points des parcours, les deux chants communautaires s'entrecroisent. Plus surprenant toutefois, alors que les Arméniens se trouvent à officier devant la Pierre de l'Onction, par quel « miracle » la présence Latine y demeure bien réelle, alors que les Franciscains achèvent leur cérémonie dans leur chapelle située à l'opposé ? Facile : par l'orgue. Morceau choisi.

Empreinte sonore N° 5¹⁹ :

Deux rangées de clercs arméniens se font face devant la Pierre de l'Onction. Se tenant au milieu, l'officiant chante seul sa louange, accompagné plus tard par un discret bourdon. L'orgue latin reprend du service. Ses tonalités viennent s'entrechoquer avec

¹⁹ Lien de l'écoute : www.xxxx [en attente de validation par l'éditeur]

la modalité du chant arménien. Seule la puissance du chœur arménien parvient à couvrir quelque peu la sonorité de l'orgue. Quant à la psalmodie du nouveau chantré, celle-ci semble, très étrangement, comme « accompagnée » par l'orgue latin. Ce n'est qu'à l'issue de l'office latin que les voix Arméniennes peuvent, enfin, profiter de tout l'espace.

Une synthèse

Pour être le lieu central du Christianisme *par excellence*, le Saint Sépulcre n'en est pas pour autant le lieu de toutes ses déclinaisons. Il présente toutefois un cas inédit où cinq Églises s'y trouvent en présence, préservant des espaces propres tout en y partageant au quotidien les lieux les plus centraux. Cette spécificité peut engendrer des querelles, mais comme le souligne à juste titre Glenn Bowman (2011 : 371), ces antagonismes relèvent plus de luttes de possessions des élites que des conflits communautaires locaux. Pour s'être avéré nécessaire, le *Statu Quo* démontre aussi une relative efficacité dans la bonne volonté des ecclésiastiques de s'y soumettre. De vieilles rivalités perdurent, de nouveaux conflits peuvent éclater, mais comme le rappelle Sossie Andésian (2010 : 27), le texte du *Statu Quo*, n'est pas un recueil de loi à proprement parler, mais bien « une base de négociation continue entre les parties ». Et à dire vrai, sur le terrain, les relations amicales nouées en son sein entre individus de différentes Églises ne sont pas des cas isolés, sans compter les Palestiniens chrétiens (Andésian, *ibid.*), ou les guides israéliens (Feldman, 2020) qui contribuent par leurs actes et leurs paroles à favoriser un regard apaisé, universel même, sur le lieu.

On l'a dit, et cela pourrait paraître *a priori* paradoxal, le pèlerin peinera à s'y concentrer pour prier. Sauf s'il participe aux offices les plus matinaux, ou mieux encore, nocturnes, s'il obtient le privilège d'y rester enfermé la nuit, sur invitation spéciale de représentants de sa propre communauté. Mais le plus souvent, outre les moines, prêtres, séminaristes, laïcs (consacrés ou pas) qui vivent et font vivre le Saint-Sépulcre au quotidien, le lieu est animé d'un va-et-vient quasi permanent de pèlerins et de touristes, dont on se gardera bien de séparer en deux catégories étanches tant ceux-ci partagent nombres d'attitudes communes. L'on dénote parmi ces groupes de visiteurs – surpris par ses modes de fonctionnement, ballotés par les interdictions ou les permissions d'accès temporaires à certains espaces, choqués par la rudesse de certains gardiens du temple, presque saoulés par le télescopage de sonorités multiples – des regards et des attitudes souvent partagés entre incrédulité et curiosité, piété et religiosité, respect et concentration, agacement et décontraction. Attirés par la valeur symbolique et historique de l'édifice, ils en découvrent un quotidien des plus hétéroclites, auquel d'ailleurs ils contribuent. Sur ce point, la somme des vibrations produites/perçues en ce lieu pourrait faire l'objet d'études « enthousiastes » de la part des *Sound Studies* (Méchoulan & Bell, 2020).

Sur le plan musical, il n'est pas inutile de rappeler que l'élaboration d'une tradition liturgique spécifique à Jérusalem, attestée au 4^e siècle par le fameux récit de la pèlerine occidentale

Égérie²⁰, a eu un fort impact sur les traditions des Églises de par le monde. Le Lectionnaire de Jérusalem daté du 5^e – qui en ferait le livre liturgique le plus ancien – témoignerait d'un corpus singulier de prières organisées pour l'ensemble de l'année liturgique. Plus spécifiquement, l'analyse comparée des sources grecques, latines, et plus encore, arméniennes et géorgiennes opérée par Peter Jeffery (1994 :1-38), donnerait à penser que Jérusalem a produit le plus ancien cycle annuel de chants, consigné dans un Livre, des chants dont la structure serait fondée sur un système commun d'échelles mélodique, celui des huit modes. Cette tradition de Jérusalem a plus ou moins perduré jusqu'au 12^e siècle, se dissipant progressivement dans l'évolution des traditions propres à chaque Église.

De nos jours, ce sont bien ces traditions modernes qui y résonnent. Les empreintes sonores ici relevées viennent témoigner globalement de deux types de situation. Dans le premier cas, comme on l'a vu dans l'exemple de la Fête-Dieu, l'Église du Saint-Sépulcre devient pleinement latine, habitée par sa liturgie, sa langue, son décorum, ses hymnes et son orgue. À d'autres occasions, cette même église deviendra grecque ou arménienne. Dans le second cas, plus fréquent, ce même espace se verra partagé, nourri par les différentes traditions musicales liturgiques qui s'y expriment. Les cas de figures sont divers et peuvent varier. La présentation de l'ordo d'un dimanche matin ordinaire – limité ici aux offices coptes, grecs et syriaques quasi-simultanés – suffit pour illustrer la complexité du musical en situation de contacts, tant en termes de production que de réception.

Du point de vue de la production, l'on mesure la difficulté, pour une communauté, d'assurer l'exécution de ses hymnes ou autres chants – tant au niveau des paroles, des hauteurs de notes, de la maîtrise du temps musical – dans un environnement où s'expriment simultanément d'autres traditions musicales, incarnées par d'autres langues et d'autres langages musicaux. L'exemple où les chœurs grecs et coptes se mêlent simultanément au cœur de la coupole illustre le besoin de concentration de chacun pour assurer une exécution conforme aux canons de chaque tradition. Du point de vue de la réception, cette nécessité des fidèles à pouvoir suivre au plus près le fil de la cérémonie à laquelle ils assistent, implique une concentration plus grande encore, surtout dans les instants où leur répons est attendu par un chantre soliste parfois quasi inaudible. Dans le cas du chant arménien de procession, l'on mesure le professionnalisme – c'est-à-dire à la fois la maîtrise et l'expérience – des chantres et du chœur, en présence simultanée d'avec l'orgue latin. Bien qu'aïdés par l'effet de regroupement autour d'un espace limité – la Pierre de l'Onction – de même que par la tonicité particulière de leur esthétique vocale, là encore, une telle performance collective demande une concentration toute particulière pour faire abstraction du déluge de sonorités simultanément produites par l'orgue.

Du point de vue (ethno)musicologique, se pose la question de définir la nature de ces manifestations croisées. Si les traditions musicales liturgiques en question ont respectivement fait l'objet de nombres d'études, mettant au jour leurs structures et leurs modes d'exécution, que dire du fait de leurs rencontres ? L'ethnomusicologie a fait état de nombres de phénomènes de productions musicales simultanées différenciées en certaines parties du monde. Dans son

²⁰ Cf. MARAVAL, 1982 (réimpr. 1997)

étude consacrée aux six chœurs indépendants, mais juxtaposés, constitutifs des rituels indonésiens de funérailles, Dana Rappoport (1999:144) a proposé de qualifier de « polymusique » ce type de manifestations. Comme elle le précise dans une publication ultérieure (2013 :10) : « La polymusique peut être entendue comme un phénomène où deux ou plusieurs groupes exécutent simultanément différents airs (i.e., qui pourraient joués séparément), issus de genres identiques ou différents, sans coordination rythmico-temporelle (...) et sans intention de réaliser ensemble une même pièce musicale, mais plutôt de jouer séparément, côte à côte » [notre traduction]. Produite dans son cas par des questions de hiérarchies familiales et régionales en contexte de funérailles, ce sont les mêmes raisons qui invitent les Eton du sud-Cameroun à accompagner le défunt en associant simultanément chants chrétiens, fanfare, chants funéraires en langues éton et éwondo et musiques enregistrées (Kisito Essele, 2015). Il en est de même à l'occasion des funérailles de martyrs druzes dont témoigne plus récemment Waed Bouhassoun (2020), sachant que d'autres exemples ne manquent pas.

Sur le plan esthétique, passé l'instant de surprise de la découverte, Dana Rappoport (*ibid.*) évoque « une myriade d'harmoniques fusionnant en un halo sonore déconcertant ». Un sentiment que l'on partagera volontiers dans le cas qui nous concerne, tout particulièrement dans la rencontre produite entre l'orgue latin et le chant arménien (#5), les « frottements » modaux/tonaux, les phases de « lutte » et « d'apaisement » entre flux mélodiques. Cette association de sources musicales ontologiquement différentes donne naissance à un objet hybride, inouï, troublant même, qui mériterait assurément une réflexion musicologique plus avancée. D'un point de vue purement phénoménologique, l'on pourrait ici trouver quelques analogies avec les expériences sonores des musiques improvisées. Dans ce domaine, les questions de « métissages », de dissolution du couple dissonance/consonance, de jeu « avec l'imprévu », « de la cohérence générale », du mobile et de l'immobile, de la superposition « des discours individuels ayant chacun une grande indépendance » telles que soulevées par Jacques Siron dans sa pratique musicale (1993 : 119-138), entrent en résonance avec celles posées dans notre cas. Avec toutefois une différence majeure : dans l'exemple du Jazz ou encore des musiques du contemporain, les rencontres musicales entrent dans le cadre d'une esthétique et d'un projet collectif attendus. Ce qui est aussi le cas dans l'exemple des polymusiques précédemment citées. L'on se trouve face à des musiques plurielles produites par et pour une même communauté et dont la juxtaposition est structurelle à la culture en question.

Dans notre cas, sans préjuger de son unicité – cinq communautés religieuses chrétiennes de traditions différentes partageant un même espace, l'exemple est tout de même inédit – la polymusique observée n'est pas le fruit d'une production unitaire, voulue, désirée. Bien au contraire, celle-ci relève autant de la rencontre – on pourrait parler ici de choc – entre cultures différentes et différenciées – que de l'aléatoire – les probabilités de réitérer d'une cérémonie à l'autre les sonorités à l'identique étant quasi nulles. Ainsi, d'un lieu plus disputé que partagé, ne pouvait résulter autre chose que des manifestations musicales collectivement punitives et contraintes. Un constat à méditer pour les Églises se voulant investies dans le dialogue œcuménique. Car si le musical sait être au service du politique, il peut tout autant agir pour l'apaisement des âmes ; à commencer par le Saint Sépulcre.

Bibliographie

ANDEZIAN, Sossie, (2010), « Formation des identités palestiniennes chrétiennes », *Archives de sciences sociales des religions*, Paris, vol. 149, p. 189-210 [mis en ligne le 06 octobre 2010, consulté le 14 avril 2021]

BOUHASSOUN, Waed, (2020), *Chants et rituels du cycle de la vie chez les Druzes de Syrie. Approche ethnomusicologique*, Thèse de Doctorat en ethnomusicologie, Anthropologie sociale et ethnologie, Université Paris-Ouest Nanterre

Bowman, Glenn, (2011), « In Dubious Battle on the Plains of Heav'n: The Politics of Possession in Jerusalem's Holy Sepulchre », *History and Anthropology*, Routledge, Vol. 22, N°3, p. 371-399

ESSELE ESSELE, Kisito, (2016), *Continuités et innovations sonores des cérémonies funéraires des Éton du Sud-Cameroun*, Thèse de Doctorat en ethnomusicologie, Anthropologie sociale et ethnologie, Université Paris-Ouest Nanterre

FABREGUES, Charles, (1902), « L'attentat du Saint-Sépulcre », *Échos d'Orient*, tome 5, n°4, p. 244-246

FELDMAN, Jackie, (2020), « How Can You Know the Bible and Not Believe in Our Lord? Guiding Pilgrims across the Jewish-Christian Divide », *Religions*, MDPI, Basel, 11, 294, p. 1-15

GALOR, Katharina, (2017), « The Church of the Holy Sepulchre », *Finding Jerusalem. Archeology between Science and Ideology*, University of California Press, p. 132-145

HUNT, E. D., (1997), « Constantine and Jerusalem », *Journal of Ecclesiastical History*, Cambridge University Press, Vol. 48, N°3, p. 405-424

JEFFERY, Peter, (1997), « The Earliest Christian Chant Repertory Recovered: The Georgian Witnesses to Jerusalem Chant », *Journal of the American Musicological Society*, University of California Press, Vol. 47, N°1, Spring, p. 1-38

KOCHAV, Sarah, (1995), «The Search for a Protestant Holy Sepulchre : The Garden Tomb in Nineteenth-Century Jerusalem », *Journal of Ecclesiastical History*, Cambridge University Press, Vol. 46, N°2, p. 278-301

MARAVAL, Pierre, 1997 [1982], *Égérie. Journal de voyage (Itinéraire)*, traduit et édité par P. Maraval, Paris, Sources chrétiennes, 296

MÉCHOULAN, Éric & BELL, David F., (2020), « Are Sounds Sound ? For an Enthusiastic Study of Sound Studies », *SubStance*, John Hopkins University Press, Vol. 49, n°2, p. 3-29

MURPHY-O'CONNOR, Jerome, (2010), « The argument for the Holy Sepulchre », *Revue Biblique*, Gabalda, Paris, Vol. 117, N°1, p. 55-91

PETIT, L. L., (1903), « Une bagarre au Saint-Sépulcre en 1698 », d'après un manuscrit Grec, *Revue de l'Orient Chrétien*, N°1, Picard et Fils, Paris, p. 471-477

PIEROTTI, Ermete, (1882), *La Bible et la Palestine au XIXe siècle*, Roger & Laporte, Nîmes

RAPPOPORT, Dana, (1999), « Chanter sans être ensemble. Des musiques juxtaposées pour un public invisible », *L'Homme*, Paris, tome 39, N°152, p. 143-162

RAPPOPORT, Dana, (2013), « Space and Time in Indonesian Polymusic », *Archipel*, Paris, N°86, p. 9-42

SIRON, Jacques, (1993), « Enchevêtrement de voies. Au carrefour de la polyphonie et des musiques improvisées contemporaines », *Polyphonies*, Cahiers de Musiques Traditionnelles, Georg Éditeurs, Genève, Vol. 6, p. 119-138